

# 4 années de guerre à la Clinique des Augustines avec Mère Yvonne Aimée

(Récit écrit par Sr Odile)

C'est précisément le 6 juin 1940 (4 ans jour pour jour avant le débarquement) qu'arrivent les premiers blessés à la Clinique de Malestroit : « 20 soldats de la drôle de guerre, « repliés » du Nord, « harassés, fourbus, n'en pouvant plus, mais avec un moral magnifique. Pour leur faire de la place, nous évacuons nos malades civils, tous ceux qui sont transportables » écrit Mère Marie Anne.

Trois jours plus tard, le 9 juin, ce sont 9 officiers « tous sur des brancards, partis de Lisieux le matin à 4 h. » Le lieutenant Roland Breton, lui-même « blessé vers Abbeville, opéré à Beauvais, puis transféré à Lisieux, où se forma par hasard le groupe d'une dizaine d'officiers transféré à Malestroit par train sanitaire puis camionnettes », rédige ses souvenirs 30 ans plus tard (en 1975) : [10 juin] « Réveil. Petit déjeuner : café au lait, pain, beurre, digne d'un 3 étoiles. [...] Pansement : Le toubib a commencé par moi. Douceur des mains, et, oh, surprise, des compresses qui ne collent pas. »

Mère Yvonne Aimée constate : « Beaucoup de travail à la clinique. Les blessés arrivent. Nous en avons une quarantaine. [...] Près de 2000 réfugiés [du Nord] à Malestroit. C'est un défilé quelquefois ininterrompu au palloir, et des demandes de secours, de travail, etc. Comme c'est triste ! »

Parmi ces soldats français arrivés à la clinique en 1940, presque tous écriront par la suite pour exprimer leur reconnaissance. Deux sont restés en contact suivi avec Malestroit :

- Le capitaine Jean-François Perrette (42 ans), qui gardera d'étroites relations avec Mère Yvonne Aimée et lui rendra de grands services à Paris à la fin de la guerre. Il reviendra à Malestroit en 1995, à 97 ans.

- Le lieutenant Michel Thiéry (25 ans), entretiendra également une fidèle amitié avec la clinique et la communauté. Il a rédigé ses souvenirs dans : *Le clin d'œil de la bonne Sœur*, pro manuscrito, 1985. Lui aussi est revenu nous visiter en 1987.

Le 13 août 1940, à l'arrivée des Allemands à Malestroit, tous ces blessés sont faits prisonniers. Mère Yvonne Aimée leur dit au moment de partir : - *Si vous vous évadez, revenez ici !* C'est ce qui arrive. Grâce à des complicités, trois d'entre eux réussiront à s'évader, et se retrouvent par hasard dans le même car Vannes-Malestroit le 4 septembre. « 3 types-qui-ne-se-connaissent-pas » arrivent donc à la clinique... et sont accueillis (dans la discrétion) par leurs infirmières hospitalières et le docteur Quéinnec, avec qui ils peuvent sabler le champagne, « du vrai champagne !! ». Mère Yvonne Aimée leur dit alors : « Nous allons vous cacher ici en attendant que je vous trouve des faux papiers. » Ils seront aidés à franchir la ligne de démarcation, pour qu'ils puissent encore servir la France.

En plus des militaires, la clinique héberge des civils, entre autres :

- Une jeune femme juive enceinte, jusqu'à la naissance de son enfant : il faudra changer son nom deux fois.

- Une religieuse anglaise, supérieure générale de sa congrégation, qui s'est trouvée bloquée en France.

La guerre s'installe avec les restrictions et les privations. Nous relevons dans le courrier : Octobre 1940. « Il est angoissant d'avoir tant de personnes à ravitailler. Nous sommes 100 Religieuses, la Clinique qui se remplit à nouveau, le personnel, cela fait 250 personnes environ en ce moment. C'est très difficile pour nos malades, surtout pour le savon. Pour le charbon, nous avons reçu 21 tonnes mais il nous faut 200 tonnes généralement. » Octobre 1941. « Toujours pas de charbon pour cet hiver – plus une goutte d'essence pour l'ambulance – et pas de téléphone. La viande se fait rare maintenant – À la Clinique nous avons pu en servir 4 fois la semaine dernière – 3 fois à la Communauté – mais cette semaine, elle est inexistante, pour nous tout au moins. » Mars 1942. « À partir d'aujourd'hui, chacun a sa ration de pain pour la journée, même nos malades, qui chaque matin ont leur ration coupée. Les veillées sont pénibles à certaines sœurs qui ont grand faim la nuit, mais on offre tout cela avec joie ! »

À partir de 1943, ce sont des parachutistes et résistants qui sont accueillis à la clinique. Entre autres :

- 12-16 mars 1943 : Robert Kylius, aviateur américain, amené par Madame Lapière, qui après son séjour à la clinique, rejoindra l'Angleterre par l'Espagne. Il est venu remercier en 1976.

- Février-mars 1944 : Le Général Louis Alexandre Audibert, chef de la Résistance de l'Ouest, sous le nom de Monsieur Chevalier, transformé à la mi-mars en Monsieur Le Bihan. Arrêté le 18 mars 1944, il est déporté à Buchenwald, d'où il revient en avril 1945. C'est lui qui décorera la clinique de la Croix de Guerre le 5 août 1949. (Photo ci-dessous)



- Dans la période du 16 avril au 7 juin 1944 :

Quatre F.F.I. (Forces Françaises de l'Intérieur= Résistants) :

- Jean Grignon : jambe traversée d'une balle (16-21 avril)
- Robert Toquay : balles dans la région iliaque (2-27 mai)
- Isidore Briend : balles dans le bassin (9-17 mai)
- Louis Houeix : blessé à l'humérus et à l'avant-bras (7 juin)

Quatre parachutistes (2e régiment, 4e bataillon, 3e compagnie)

- Maurice Trouvé : fracture ouverte à la jambe droite (13-26 juin) ; parti avec Pierre Rio dans le double fond d'une charrette de fumier.

- Charles Schweitzer : blessé au menton (13-28 juin) ; alsacien désigné sous le nom de Charles Dumont, emmené par Joseph Guillemot dans son gazogène, au prix de risques énormes.

- Victor Mahé : plaies par balles (15-28 juin) ; emmené par la Gestapo, fusillé à Penthievre.

- Arsène Julliard : plaies par balles (15-26 juin) ; emmené par la Gestapo.



1940 - Officiers blessés devant la Clinique

À la suite du Débarquement, les premiers chasseurs parachutistes arrivent au Camp de la Nouëtte (Saint Marcel) dans la soirée du 7 Juin 1944. Leurs blessés nous furent amenés dès le 13 Juin 1944. Pendant le combat de Saint Marcel, nous avons soigné également tous les blessés Allemands de la bataille.

Le 23 Juin 1944, la Gestapo fit une perquisition à la Clinique vers midi. « Nous hébergions dix [blessés] en situation irrégulière, sans papiers d'identité et sous de faux noms. C'est vous dire l'angoisse que nous éprouvions », note le Dr Jean Quéinnec. (Photo de Gauche ; A droite le Général Audibert)



Rappelons aussi les deux jeunes parachutistes du 2e régiment, 4e bataillon, 1e compagnie qui prirent l'habit religieux à Malestroit : Roger Berthelot (21 ans) : plaies par balles à la jambe gauche (sorti le 24 juin après la perquisition) et Philippe Reinhart (19 ans) : fracture de l'avant-bras (sorti également le 24 juin) : Introduits à l'intérieur du monastère et habillés en religieuses augustines, « Sœur Roger » et « Sœur Philippe » sont placés à la tribune de la chapelle, et enfin dans la chambre du prédicateur, séparée des Allemands par un simple mur de parpaings. (Le bâtiment Sainte Thérèse étant en effet réquisitionné et transformé en *Kommandantur* par l'occupant). Monsieur Foucault, avec son petit-fils, est venu les chercher pour les conduire avec Maurice Trouvé dans les bois, où le docteur Quéinnec allait les visiter et les soigner. Aussi, pourra-t-il dire en 1945 : « *Pendant six semaines, nous vécûmes dans une terreur constante.* »

L'odyssée de Roger et Philippe a été mise en film dès le mois de mars 1945 dans Bataillon du Ciel. Ce 23 juin 2014, nous aurons la visite de Philippe Reinhart, resté très reconnaissant.

Le 12 juin 1944, c'est le bombardement de Ploërmel : la clinique reçoit 22 blessés, dont plusieurs très atteints. Le lendemain, en arriveront « *plusieurs autres moins touchés* ». Et le 15 juin, « *nous avons reçu des Français mitraillés dans leur auto – le colonel Duval, parent à Sr M. de la Nativité, des Eaux et Forêts, et le colonel Philouze et le petit Alain Philouze mort presque en arrivant – des suites de ses blessures* » (Mère Marie Anne).

Avec les blessés du front de la Vilaine qui ne céda qu'en mai 1945, ce sont près de 200 blessés (ou accidentés), parachutistes, résistants, fusillers marins ou soldats du 4e bataillon Rangers, qui ont été soignés à la clinique.

Mère Yvonne Aimée résume un peu plus tard :

« *Notre danger permanent a été la proximité du Camp de Saint Marcel qui groupait quelques milliers de maquisards et ces derniers temps de nombreux parachutistes français. Notre rôle d'hospitalière avait de quoi s'exercer. [...] Nous ne pouvions soigner nos blessés français et alliés sans attirer sur nous les "foudres" allemandes. La Gestapo nous surveillait et nous eûmes à subir des perquisitions et bien des émotions. Nous avons dû pratiquer en grand la prestidigitation! [...] L'État-major Allemand, qui résidait à Malestroit, était particulièrement excité par la défaite subie au Camp de Saint Marcel, à 2 kilomètres de Malestroit. Notre ville était à leurs yeux le centre de la Résistance, où se tenaient cachés les chefs Français.* »



Mère Yvonne-Aimée décorée par le Général de Gaulle (1945)